

Dynastie

n° 7 - 15 avril 2020 - 3 €

Symbolique royale

par Frédéric Aimard

Dans toutes les monarchies, et aussi dans les anciennes monarchies, la pandémie a été l'occasion d'adresses et de discours royaux et princiers enjoignant aux peuples de respecter les règles sanitaires édictées par les gouvernements: au nom de l'instinct de survie, de la solidarité nationale, d'une histoire longue promise à des lendemains meilleurs... On retrouvera sur Internet les mots des prétendants aux trônes d'Égypte, d'Iran, de Grèce, de Serbie, d'Italie... qui ont reçu un écho inhabituel dans chacun de ces pays. Plus encore quand les princes étaient eux-mêmes directement concernés, comme l'archiduc Charles de Habsbourg. Quant aux rois en fonction, tous se sont prêtés à l'exercice avec plus ou moins d'emphase ou de réussite. Le plus emblématique a bien sûr été, le 5 avril, le discours spécial de

la reine Élisabeth II, dont des spécialistes de la communication ont disséqué les éléments qui en font un modèle du genre. Vue sur le donjon millénaire de Windsor, robe verte couleur de l'espoir, décors évoquant l'apparat monarchique mais subtilement laissé dans le contre-jour, discrète incitation à profiter du confinement pour se recueillir en soi-même voire à prier, mise en avant, par de petits films d'actualité, des acteurs principaux de la lutte contre la maladie, jusqu'à l'arc-en-ciel que l'on fait dessiner aux enfants pour leur apprendre qu'après tout orage revient le temps du soleil... La richesse symbolique de ces quatre minutes et demi d'intervention royale est incroyable.

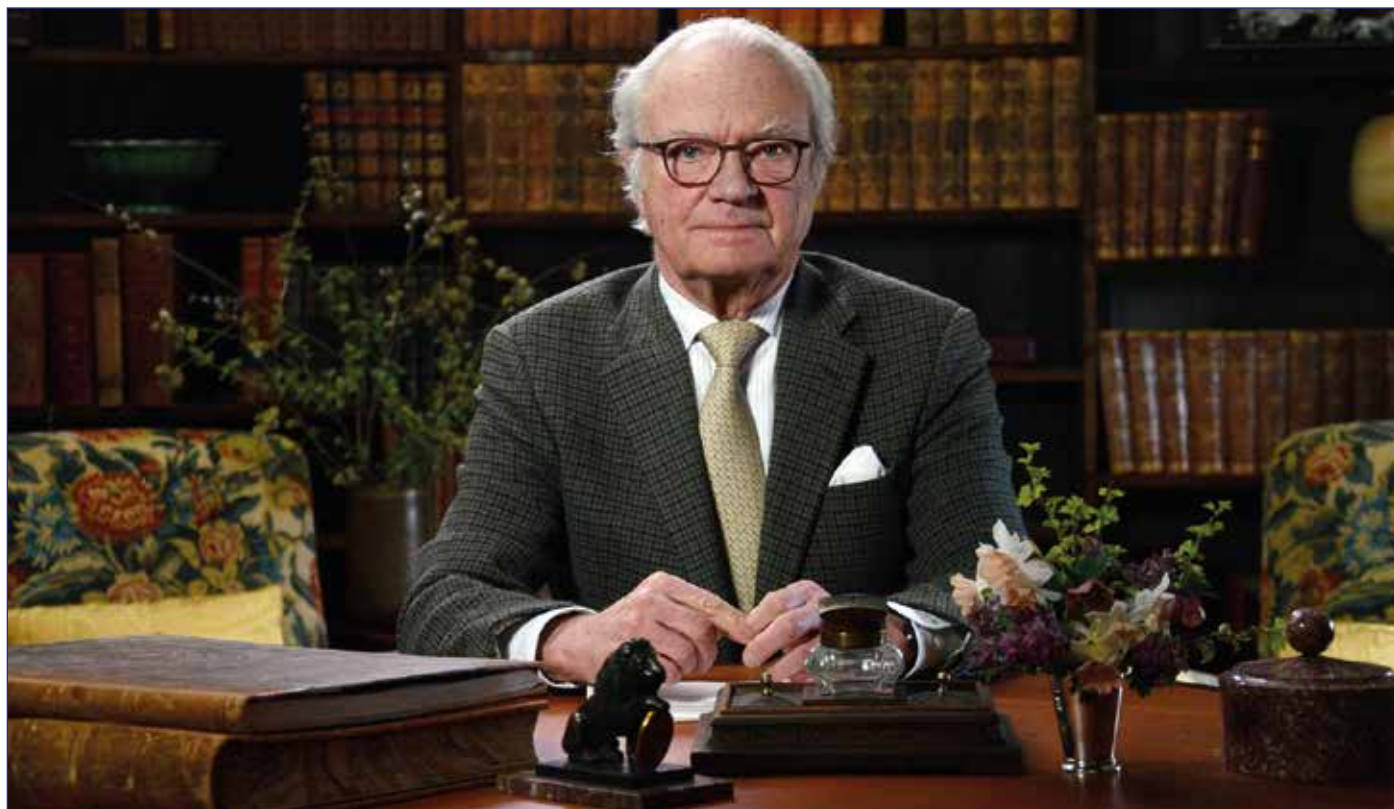
Mais il n'en allait pas autrement avec le message du roi Carl XVI Gustaf en ce même dimanche 5 avril. Un symbole, étymologiquement, renvoie à un pacte,

une convention. Le symbole signifie quelque chose – c'est sa fonction même – qui le dépasse toujours et qui a une efficacité qui ne reste pas « symbolique » car il agit sur notre imaginaire et donc nos comportements.

Le roi de Suède est devant une bibliothèque fournie en vieux livres, enracinement dans la culture qu'il faudrait probablement détailler. Et surtout les feuillages qui l'entourent ne sont pas un décor champêtre mais un signe, en ce dimanche des Rameaux où le Christ fait son entrée « royale » à Jérusalem, ouverture du cycle de sa Passion douloureuse qui débouche sur sa Résurrection glorieuse...

Toute déchristianisée et laïcisée que soit la Suède, il est des symboles vivifiants que même un évêque ne saurait rendre plus parlants qu'un roi. Le discours de Carl XVI Gustaf s'achève sur ces mots: « Aussi dur que cela puisse-t-être, souvenez-vous que vous n'êtes pas seuls. » Des mots réconfortants qu'un président aura bien du mal à dire sans être immédiatement critiqué. ■

© SVEN-ÅKE VISÉN / TÉLÉVISION SUÉDOISE



Discours du roi dans la bibliothèque du château de Stenhammar le 5 avril. Le 11 avril, la Cour diffusait également une vidéo montrant leurs trois enfants et sept petits-enfants souhaiter une joyeuse Pâques à la reine Sylvia et au roi Carl XVI-Gustaf.

LE NEVEU DU GÉNÉRAL DE GAULLE

par Jérôme Besnard



Les familles ayant fait l'histoire de France ne sont pas épargnées par la pandémie actuelle. Fils aîné d'un frère cadet du général de Gaulle, le père François de Gaulle était né en 1922, il est mort le 2 avril des suites du coronavirus COVID-19 à Bry-sur-Marne (Val-de-Marne). Séminariste en Tunisie, ancien combattant au sein de l'Armée d'Afrique, il était devenu missionnaire d'Afrique, autrement dit Père Blanc, cette société de vie apostolique fondée en 1868 à Alger par le cardinal Lavignerie. Il avait été envoyé en 1950 au Burkina Faso, en pays mossi, où il passera 45 ans de sa vie. Le 12 novembre 1970, il concélébra les obsèques de son oncle à Colombey-les Deux-Églises. En 2011, secondé par son petit-neveu Victor Macé de Lépinay, il avait publié de passionnants Mémoires sous le titre *J'ai vu se lever l'Église d'Afrique* (Desclée de Brouwer). Il était officier de la Légion d'honneur, officier du Mérite national et titulaire de la Croix de guerre 1939/1945.

KENNEDY

Nouveau drame dans la plus célèbre dynastie américaine: la petite-fille de Robert Kennedy, Maeve Kennedy-McKean, 40 ans, et son fils Gideon, 8 ans, ont disparu lors d'une sortie en canoë dans l'estuaire de Chesapeake (région de Washington) le 3 avril.

THAÏLANDE

Après 48 heures passées dans son pays, le roi Rama X est rentré en Bavière le 6 avril en atterrissant à Zurich.

DISCOURS A LA NATION

par Frédéric de Natal

« La Reine nous a redonné du réconfort, de l'espoir et un appel d'union dont nous avons besoin, maintenant plus que jamais ». C'est ainsi que le journal *The Telegraph* a résumé le discours de la reine Élisabeth II qui s'est adressée le 5 avril aux Britanniques. Une allocution suivie par près de 24 millions de personnes dans un Royaume-Uni confiné depuis l'apparition du virus covid-19.

C'était la cinquième fois, en soixante-huit ans de règne que la reine s'adressait à ses peuples. Un discours attendu depuis des semaines alors que se multiplient les cas de covid-19 dans le royaume, n'épargnant personne y compris le Premier ministre Boris Johnson. Ou la famille royale elle-même avec le prince Charles de Galles, guéri depuis et confiné dans sa résidence écossaise de Birkhall. Mal vécu par les Anglais, le court séjour de la reine au château de Windsor, au plus fort de la crise sanitaire, a été éclipsé par son discours écouté par des millions de personnes dans tout le Commonwealth et qui a fait l'unanimité. Voir au-delà, comme en France. « C'est une figure emblématique. C'est une sorte de *mater dolorosa*, l'âme de la nation » explique l'incontournable Stéphane Bern, dans les colonnes du *Figaro*.

« *Je vous parle à un moment qui, je le sais, est de plus en plus difficile. Une période de bouleversement dans la vie de notre pays: un bouleversement qui a causé du chagrin à certains, entraîné des difficultés financières pour beaucoup, et d'énormes changements dans notre vie quotidienne à tous* » a déclaré la souveraine de 94 ans. Appelant les Anglais à faire « *preuve de détermination* » et « *d'unité* » face à la pandémie, Élisabeth II a souhaité galvaniser l'esprit de résistance et le sentiment national des Britanniques. « Ensemble, nous nous attaquons à cette maladie, nous la vaincrons. J'espère que dans les années à venir, chacun pourra être fier de la façon dont il a relevé ce défi. Et ceux qui viendront après nous diront que les Britanniques de cette génération étaient aussi forts que les autres » a poursuivi la fille du roi Georges VI.

« *We'll meet again* ». Remerciant le personnel de la NHS, le service médical britannique, « *qui se trouvent en première ligne, ainsi que les travailleurs sociaux et les personnes qui jouent un rôle essentiel, qui poursuivent, dénués de tout égoïsme, leurs tâches quotidiennes* », la reine a fait une allusion aux soubresauts vécus par les Anglais durant la Seconde Guerre mondiale, pour expliquer les raisons qui ont mené son gouvernement à décréter le confinement. Empruntant le titre d'une chanson à succès de 1943 et qui a fait exploser récemment les plateformes de streaming musical en ligne, souligne la RTBF, Élisabeth II a conclu son « *speech* » par des mots émouvants et dont la « *rareté de parole* donne beaucoup de crédit » ainsi que l'explique le journaliste Philip Turle, correspondant en France pour Sky News: « *Nous serons à nouveau avec nos*

amis, nous serons à nouveau avec nos familles, nous nous retrouverons ».

Le jour de Pâques, Buckingham surprenait tout le monde en diffusant un nouveau message de la reine, uniquement audio. Une initiative sans doute encore plus personnelle. (Voir ci-contre en page 3)

DES RÉACTIONS SUR TWITTER

« Ça nous change du côté surdoué-surjoué de Macron qui s'en va-t-en guerre! »

Jean-Frédéric Poisson,
président du Parti Chrétien Démocrate

« Juste parfait. Y compris l'invitation à prier et à méditer. »

Mgr Xavier Malle, évêque de Gap

« Chef d'État, chef d'Église. Et pas un mot de trop. »

Jean-Pierre Denis,
rédacteur en chef de La Vie

« Le remarquable discours de la reine renvoie cruellement à la vacuité de certains chefs d'État occidentaux, animés par le court terme, le bougisme, et la comédie du pouvoir.

Rafik Smati, président de Objectif France

« C'est moi ou le discours de la Reine était clair mobilisateur et carré sans être pompeux confus et interminable? Comme quoi c'est possible. »

Guillaume Bardonne,
journaliste reporter d'images

« Concis, d'une douce gravité et mâtiné d'espoir, ce discours de la reine, qui s'est souvent effacée derrière l'image d'une nation qui fait bloc, fera clairement date. »

Medhi Omais, critique cinéma

« Cette fascination en France pour #Elizabeth II démontre à quel point la culture monarchique, malgré la Révolution Française et l'avènement de cinq républiques, n'a jamais quitté le cœur du peuple français. »

Kevin Bossuet,
professeur d'Histoire, auteur à Causeur

« Je comprends pourquoi elle est tant aimée ici. Elle a dit l'essentiel en quelques minutes. Elle est apparue rassurante en appelant au courage et à l'entraide. Quelle grande figure! »

Isabelle Gabrielli-Fidelin
juriste française à Londres

« Les vertus magnifiquement rappelées par la Reine Élisabeth: l'autodiscipline, la détermination bienveillante et l'esprit de camaraderie »

Jean-Louis Bourlanges
député LRM

MESSAGE DE PÂQUES

« De nombreuses religions ont des festivités qui célèbrent la lumière qui vainc les ténèbres. Ces événements sont souvent célébrés par l'allumage de bougies. Elles semblent parler à toutes les cultures et ont attiré aux personnes de toutes croyances ou d'aucune. On les allume sur les gâteaux d'anniversaire et pour célébrer des événements familiaux, lorsque nous nous réunissons avec joie autour d'une source de lumière. Cela nous unit.

Alors que l'obscurité sabbat le samedi avant Pâques, de nombreux chrétiens allument normalement des bougies ensemble. À l'église, une lumière en remplace une autre, se répandant lentement mais de plus en plus rapidement, alors que d'autres bougies sont allumées. C'est une manière de montrer comment la bonne nouvelle de la résurrection du Christ a été transmise depuis la première Pâques par chaque génération jusqu'à maintenant.

Cette année, la fête de Pâques sera différente pour nombre d'entre nous. Mais en restant séparés, nous gardons les autres en sécurité. Mais les fêtes de Pâques ne sont pas annulées. En effet, nous avons besoin de Pâques, plus que jamais. La découverte du Christ ressuscité le premier jour de Pâques a donné à ses disciples un nouvel espoir et un nouveau but. Et nous pouvons tous nous en réjouir. Nous savons que le coronavirus ne nous battra pas. Aussi sombre que puisse être la mort – en particulier pour ceux qui souffrent du deuil – la lumière et la vie sont plus grandes. Que la flamme vivante de l'espérance pascale soit un guide constant face à l'avenir. Je souhaite à tous, de toutes croyances et confessions, une fête de Pâques heureuse. »

© PHOTO MICHEL POURNY



Le dôme des Invalides et les logements des pensionnaires.

15 AVRIL
LOUIS XIV CRÉE LES INVALIDES

1670. « Ce superbe monument de votre religion marquera à la postérité la plus reculée, la grandeur de votre règne » : c'est par ce compliment que Jules Hardouin-Mansart, l'architecte du dôme des Invalides, présente son œuvre à Louis XIV, un matin de l'été 1706. C'est par une ordonnance, donnée à Saint-Germain-en-Laye, le 15 avril 1670, que Louis XIV avait commandé ce palais dédié à la gloire, au dévouement et à la souffrance. Le projet, confié au secrétaire d'État à la Guerre, Louvois, est réalisé par l'architecte Libéral Bruant. La construction de l'enceinte militaire, qui évoque le plan de l'Escurial de Philippe II, est achevée en trois ans seulement. Inauguré en octobre 1674, l'Hôtel des Invalides reste le meilleur témoignage de la préoccupation charitable du Roi Soleil à l'égard de ses serviteurs, vieux ou malades. Selon la propre expression de Louis XIV, cette fondation sera « la plus grande pensée de son règne ». Auparavant, en effet, aucune institution n'était chargée d'héberger les militaires qui avaient sacrifié leur santé ou leur jeunesse en se battant pour le roi. Les uns trouvaient refuge dans les monastères, les autres mendiaient ou coupaient les bourses près du Pont-Neuf! Les quatre mille pensionnaires des Invalides seront soumis à un mode de vie qui tient à la fois de la caserne et du monastère, autour de la magnifique église du Dôme, dédiée à Saint Louis, chef-d'œuvre classique de Jules Hardouin-Mansart.

Un peu oubliés par Louis XV et Louis XVI, les Invalides sont replacés sous les feux de l'actualité, le 13 juillet 1789. Une foule menaçante se presse devant l'esplanade en exigeant qu'on lui remette les fusils entreposés dans le bâtiment. Le lendemain, les artilleurs refusent de tirer sur les émeutiers qui proclament bien haut : « Nous ne sommes pas venus pour violer l'asile de la bravoure française; nous ne demandons que les armes qui sont à l'Hôtel pour résister à la force par la force! » Les vingt-huit mille fusils et les vingt-quatre canons des Invalides serviront, le jour même, à prendre la Bastille...

Quinze années plus tard, l'institution – qui a survécu non sans difficulté à la tourmente révolutionnaire – reprend tout son éclat avec l'avènement du « petit caporal », l'empereur Napoléon I^{er}. Le 26 messidor an XII – 15 juillet 1804 –, le nouveau souverain remet les premières croix de la Légion d'honneur sous la coupole des Invalides. Les pensionnaires de l'Hôtel, vétérans des guerres de l'Ancien Régime, sont tout de suite séduits par ce jeune général, auréolé de gloire, qui conduit les armées françaises de victoire en victoire. Ils lui resteront fidèles quand viendra le temps des revers. Napoléon avait songé à se faire couronner aux Invalides. Dans son testament, le prisonnier de Sainte-Hélène exprimera une ultime volonté : « Je désire que mes cendres reposent sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé. » Le roi Louis-Philippe, voulant montrer par là qu'il assume aussi l'héritage de la Révolution et

© THEROYALFAMILY-INSTAGRAM



Le discours audio de la reine Élisabeth pour Pâques sur les réseaux sociaux du Palais royal, était illustré par ce cierge allumé...

de l'Empire, accepte que les restes mortels de l'empereur viennent reposer dans l'église des Invalides. Le 15 décembre 1840, par un froid de moins quatorze degrés, le char funèbre de Napoléon s'arrête devant la grille de l'Hôtel. À l'entrée de la nef, le prince de Joinville présente le cercueil à son père. « Je le reçois au nom de la France », répond simplement le roi. Une crypte, imaginée par l'architecte Ludovico Visconti, abritera un imposant tombeau de porphyre rouge, comparable à ceux des Césars de Rome. Lorsque s'achèvent enfin les travaux, en 1861, le Second Empire est à son apogée.

Le dôme des Invalides devient, dès lors, une sorte de lieu de pèlerinage. La plupart des touristes qui visitent Paris ne manquent guère d'y consacrer quelques-unes de leurs précieuses minutes. Mais au petit matin du 23 juin 1940, Napoléon reçoit l'hommage d'un admirateur aussi pressé qu'indésirable : Adolf Hitler. Le Führer restitue à la France la dépouille mortelle de l'Aiglon – « Napoléon II » –, jusqu'alors enterrée à Vienne. Cette cérémonie aura lieu le 15 décembre 1941, un siècle exactement après la translation des cendres de l'empereur. Elle revêtira un aspect irréel et sinistre, au cœur d'une nuit glacée, dans une ville occupée, recouverte d'une lourde chape de neige.

Plus que jamais, les Invalides demeurent aujourd'hui l'un des hauts lieux de la mémoire française, en abritant plusieurs musées, dont le récent Historical Charles de Gaulle. Cependant, parmi les milliers de Japonais ou d'Américains qui les visitent chaque année, combien se doutent qu'à quelques mètres de là, près de deux cents pensionnaires handicapés perpétuent la tradition initiale de l'institution ? Car les Invalides ont conservé une triple vocation : musée certes, mais aussi nécropole et centre hospitalier...

15 AVRIL L'INCENDIE DE NOTRE-DAME

2019. « Le lundi 15 avril 2019, un incendie se déclare dans la charpente de Notre-Dame de Paris. Une messe est alors célébrée dans la cathédrale... » Ainsi commence ce livre qui paraît pour ce 15 avril 2020 : *Notre-Dame de Paris. Quel avenir pour notre passé ?* (éditions du Cerf, 280 pages, 20 €). Nicolas Reveyron, historien de l'art, spécialiste du Moyen Âge, est membre du comité scientifique du chantier du Guédelon. Il nous initie à la problématique de la restauration des monuments historiques, nous replonge

dans des querelles déjà anciennes notamment sur les charpentes et sur les flèches des cathédrales...

Pas de grands cris mais une délicieuse conversation érudite, avec un double de l'auteur qui le complète ou parfois le contredit : cet essai est succulent par la légèreté du style sur un de ces sujets graves que la pandémie actuelle nous ferait presque qu'oublier.

16 AVRIL LA PRINCIPAUTÉ DE BIDACHE

1790. À quarante kilomètres de Biarritz, légèrement à l'écart des flux touristiques, Bidache présente une curieuse originalité. En strict droit international, ce village d'à peine plus de mille habitants constitue un État à part entière, illégalement annexé à la France. Cet État, à l'instar de Monaco, possède sa famille « régnante », dont l'actuel chef est Antoine XIV, duc de Gramont et prince souverain de Bidache. Dès le XI^e siècle, sa lignée avait édifié une première forteresse non loin de là, sur la colline de la Moulary, à Viellenave-sur-Bidouze. Ce château d'Aigremont est à l'origine de son patronyme.

Quant à Bidache, il sortira de terre entre 1274 et 1329, date à laquelle Arnaud-Guillaume II de Gramont rend hommage pour ce fief au roi de Navarre. Détruit par les armées de Charles-Quint en 1523, Bidache est reconstruit sans délais et, le 23 novembre 1525, on peut y célébrer les noces de Claire, dernière dame de Gramont, avec Menaud d'Aure.

En l'absence de succession masculine, leur fils aîné, relevant le nom et les armes de sa mère, les perpétuera jusqu'à nos jours. Alors que la France se déchire dans les guerres de Religion, cet Antoine I^{er} de Gramont, l'un des chefs huguenots, profite de sa situation imprécise aux confins du Béarn pour énoncer, en 1570, que Bidache est « tenu par lui en souveraineté ». Catherine de Médicis, puis Henri IV, avaliseront implicitement le fait accompli.

De génération en génération, les Gramont collectionneront les honneurs et les charges à la cour de France et, quoique gouverneurs de Pau et de Bayonne, délaisseront peu ou prou leurs terres méridionales. En 1643, Antoine II, vice-roi de Navarre, reçoit un brevet de duc. Son fils, Antoine III, déjà maréchal, sera élevé à la dignité de pair de France cinq ans plus tard. En 1716, Antoine IV de Gramont réussit à obtenir du conseil de régence la reconnaissance

définitive de la souveraineté de Bidache. La petite principauté pourra conserver ses privilèges jusqu'à la Révolution. Elle servira d'asile à différentes sortes de proscrits – juifs ou protestants –, mais aussi à des malandrins fuyant la justice du roi de France et de Navarre. Aussi, les habitants de Bidache n'envoient pas de député aux États Généraux de 1789.

L'année suivante, un notable est toutefois dépêché à Paris pour s'enquérir auprès du duc Antoine VII de Gramont « pour savoir si la souveraineté de Bidache doit rester dans l'état ». La réponse ne tarde pas. Le 16 avril 1790, le village apprend qu'il a été annexé au nouveau département des Basses-Pyrénées, dont il sera l'un des chefs-lieux de canton. Aucun décret de la Constituante, aucun référendum ne viendront légitimer ce coup de force.

17 AVRIL LOUIS XV ET SA « REINE DE LA MAIN GAUCHE »

1763. Le 17 avril 1763, à 6 heures du soir, sous les coups d'un violent orage, le convoi funèbre de « très haute et très puissante dame, Madame la marquise-duchesse de Pompadour » quitte l'église Notre-Dame de Versailles, traverse la place d'Armes et s'engage dans l'avenue de Paris. Depuis le balcon qui donne sur la cour de marbre, Louis XV observe la scène en gardant un silence religieux, insensible à la pluie. Puis lorsque le cortège s'efface enfin à l'horizon, le roi rentre dans son appartement. Deux grosses larmes coulent le long de ses joues : « Voilà les seuls devoirs que j'ai pu lui rendre ! »

Jeune mère d'une petite Alexandrine, Jeanne-Antoinette Poisson, épouse de Charles-Guillaume Le Normant d'Étioles, s'était comportée très sagement jusqu'à sa rencontre avec le roi. Malgré sa beauté, elle écartait ses nombreux soupirants. Elle prétendait, en riant, qu'elle ne tromperait son mari qu'avec le roi !

Or Louis XV avait remarqué cette nymphe lorsqu'il chassait dans la forêt de Sénart, non loin du petit château d'Étioles...

Après la mort subite (le 8 décembre 1744) de la maîtresse officielle du roi, Madame de Châteauroux, le clan Pâris songe à Madame Le Normant pour la remplacer. « Le gracieux instrument des plus tristes desseins », soupirera le marquis d'Argenson, ministre des Affaires étrangères de Louis XV, dans ses Mémoires. Le valet de

chambre du dauphin, Binet de Marchais, semble avoir joué les entremetteurs. Connus des frères Pâris, cousin de Jeanne-Antoinette, il parle d'elle au roi.

Louis XV, le « Bien-Aimé », demi-dieu à la trentaine triomphante, est à l'apogée de son règne. C'est néanmoins un prince fragile, obsédé par la mort qui le cerne depuis son enfance. Ses éducateurs lui ont inculqué une crainte morbide de l'enfer qu'il tente d'exorciser dans le vertige des plaisirs. Non point que Louis XV soit à proprement parler un débauché. Il est longtemps demeuré fidèle à sa morne épouse, Marie Leczinska. Mais la reine, depuis qu'elle a donné assez d'héritiers à la couronne, préfère dormir seule...

Louis XV n'est pas un séducteur, comme son ancêtre le Vert-Galant. Il ne provoque pas les bonnes fortunes, mais se laisse plutôt « conquérir » par ses futures maîtresses. Les candidates sont légion ! Le marquis d'Argenson stigmatisera ces femmes qui « croient trouver la gloire dans un putanisme qui fait partie de l'Histoire ». À Versailles, chaque clan, chaque lignage – nous parlerions aujourd'hui de parti et de « lobby » – rêve d'imposer sa propre candidate, qui fera pleuvoir sur les siens charges et prébendes.

Louis XV a besoin d'être consolé, il redoute les pièges tendus par les femmes de la cour, et croit n'avoir rien à craindre d'une simple bourgeoise. Il ne faudra que quelques semaines à la belle pour ensorceler le monarque. Dès le 23 avril 1745, celui-ci installe sa nouvelle maîtresse à Versailles. Le triomphe de Jeanne-Antoinette est fulgurant. Le 11 juillet, le roi lui délivre par brevet, le titre de marquise, et achète en son nom la seigneurie de Pompadour, en Limousin, d'une valeur de deux cent mille livres. La fille du simple (mais riche) commissaire aux vivres Poisson relève alors le nom de cette famille récemment éteinte, et ses armes : « d'azur à trois tours d'argent maçonnées de sable ». Le 14 septembre de la même année 1745, la toute récente marquise de Pompadour est présentée à la cour, au bras de la princesse de Conti, arrière-petite-fille du Roi Soleil.

L'attrait physique de Madame de Pompadour n'explique pas pourquoi Louis XV lui restera attaché pendant vingt ans. La favorite s'aperçoit vite que son ascendant doit s'exercer sur l'esprit du roi plutôt que sur ses sens. Elle comprend que ce prince mélancolique a besoin d'être rassuré et distrait. Elle s'adresse à lui avec un ton de naturel qu'aucun courtisan n'oserait prendre. On a souvent dénoncé la prodigalité de

Louis XV et la dissipation honteuse de la Pompadour. Mais celle-ci, pour maintenir son empire sur le roi, devra mener un combat perpétuel, dans « ce pays-ci », comme on surnomme alors la cour. Sans cesse en butte aux attaques des factions adverses, des rivales potentielles, des dévots hypocrites, du Dauphin et de ses sœurs qui la surnomment « Maman Putain », Jeanne-Antoinette est – en dépit des apparences – une femme meurtrie et désabusée. Elle avoue, dès 1749, dans une lettre à son frère : « J'ai vu tant de choses depuis quatre ans et demi que je suis ici, que j'en sais plus qu'une femme de quarante ans ». Ailleurs, elle écrit : « La vie que je mène est terrible ».

Derrière ses barreaux dorés, la Pompadour consume son existence à satisfaire les caprices de son royal amant, tremblant toujours de le perdre. En dépit de ses fréquentes migraines, de ses bronchites qui lui font cracher le sang, Jeanne-Marie doit garder un visage serein, arborer un sourire imperturbable, satisfaire sans faiblir à l'amour égoïste du roi. Bientôt cependant, l'amante cède la place à l'« amie nécessaire ». Car – comble d'ironie –, la Pompadour, atteinte de leucorrhée chronique, se montre probablement frigide. De son côté, le narcissique Louis XV trouve des compensations dans des relations fugaces et discrètes.

Mais, à mesure que s'éteint le désir, grandit l'influence politique de la favorite. Nomme-t-elle les ministres ? Les historiens restent divisés à ce sujet. En revanche, il est indéniable que la marquise exerce un rôle culturel de premier plan, à une époque où la civilisation française rayonne sur le monde. Mécène éclairée, favorable à l'Encyclopédie, elle cultive l'amitié de Voltaire, qui lui rendra cet hommage appuyé : « J'ose vous remercier publiquement du bien que vous avez fait à un très grand nombre de véritables gens de lettres, de grands artistes, d'hommes de mérite en plus d'un genre. [...] Vous avez fait du bien avec discernement, parce que vous avez jugé vous-même. [...] Croyez, Madame, que c'est quelque chose que le suffrage de ceux qui savent penser. »

Usée par la tuberculose, la marquise de Pompadour expire dans la matinée du 15 avril 1763, dimanche des Rameaux. Elle n'a que quarante-deux ans.

En rendant l'âme à Versailles, elle a bénéficié d'une prérogative princière. Mais au nom de la bienséance, la « reine de la main gauche » ne saurait demeurer là plus longtemps. Quelques instants plus tard, son cadavre quitte le palais sur une civière, recouvert d'un simple linceul...

18 AVRIL

LE PAPE JULES II POSE LA PREMIÈRE PIERRE DE SAINT-PIERRE DE ROME

1506. Sur l'emplacement du cirque de Caligula et de Néron, là-même où la tradition situe le martyre et la sépulture de l'apôtre Simon Pierre, l'empereur Constantin avait fait ériger une vaste église. Menaçant ruine, celle-ci sera abattue onze siècles plus tard, sous le pontificat de Jules II qui confie à l'architecte Donato Bramante la tâche de construire la plus imposante basilique du catholicisme. Le 18 avril 1506, le pape en pose la première pierre, et symboliquement, on élève aussitôt les quatre piliers destinés à soutenir une coupole culminant à cent trente-six mètres, le plus haut dôme du monde. Il faudra plus de cent ans, et le concours d'un chapelet de prestigieux architectes et artistes – Giuliano Sangallo, Raphaël, Michel-Ange, Baldassare Peruzzi, Giacomo della Porta, Domenico Fontana, Carlo Maderno, le Bernin – pour parachever l'édifice, quintessence de l'art religieux chrétien.



19 AVRIL

VITELLIUS EMPEREUR

69 après J.-C. « Ses vices favoris étaient la cruauté et les excès de table. Il faisait régulièrement trois repas, et souvent quatre : le déjeuner, le dîner, le souper, et le quatrièmement qu'il appelait l'orgie. Il pouvait satisfaire à tous par l'habitude qu'il avait prise de se faire vomir... » Ce répugnant personnage évoqué par Suétone est Aulus Vitellius, fils d'un consul et gouverneur de Syrie. Né le 24 septembre 15 après J.-C., toujours selon Suétone il a été l'un des mignons de Tibère, avant de devenir le compagnon de débauche de Caligula et de Néron. Proconsul d'Afrique, puis commandant des légions de Germanie inférieure stationnées à Cologne, Vitellius reçoit la pourpre de ses soldats, à la mort de Galba, le 2 janvier 69. Cette année –

l'une des plus confuses de l'histoire romaine – est connue comme « l'année des quatre empereurs ».

Le 14 avril, il écrase son concurrent Othon à Bédriac, près de Crémone. « Un ennemi mort sent toujours bon », lâche-t-il en contemplant le champ de bataille jonché de cadavres. Il marche alors sur Rome en vainqueur, semant sur sa route pillages et massacres.

Le 19 avril 69, le Sénat le confirme comme empereur. Son règne de huit mois sera celui des histrions et des cochers. Dès le 22 décembre, il est détrôné au profit de Vespasien. Lapidé par la foule, son corps est traîné par un croc et jeté dans le Tibre. Cupide, impudique, ivrogne et brutal, Vitellius a laissé le souvenir d'une voracité pathologique.

20 AVRIL LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU

1814. Depuis un mois, le tsar Alexandre I^{er} et ses troupes occupent Paris. Napoléon I^{er}, avec soixante mille hommes, s'est retiré au château de Fontainebleau, à cinquante kilomètres au sud de la capitale. Face à l'habileté de prince de Talleyrand, qui négocie le retour des Bourbons, il ne peut abdiquer en faveur de son fils. Aussi se résout-il à l'exil après avoir tenté, en vain, de s'empoisonner... Abandonné de tous, l'Empereur fait d'émouvants adieux aux soldats sa Vieille Garde, le 20 avril 1814. « Ne plaignez pas mon sort, leur dit-il. Si j'ai consenti à me survivre, c'est pour servir encore à notre gloire. Je veux écrire les grandes

choses que nous avons faites ensemble! Adieu, mes enfants! je voudrais vous presser tous sur mon cœur. Que j'embrasse au moins votre drapeau!» Puis il quitte Fontainebleau pour l'île d'Elbe.

21 AVRIL HAÏLÉ-SÉLASSIÉ : LA JAMAÏQUE CÉLÈBRE LE LION DE JUDA



1966. Figure légendaire de l'Afrique au XX^e siècle, le Ras Tafari, prince éthiopien couronné empereur sous le nom de Haïlé-Sélassié, a connu un destin parallèle encore plus extraordinaire. Pour les fidèles rastafaris, il n'est pas seulement le Roi des rois... il est d'essence divine. En cette matinée du jeudi 21 avril 1966, l'aéroport de Palisades, à la Jamaïque, est noyé sous un

déluge tropical. Cependant la foule qui patiente, les yeux levés vers le ciel, ne semble même pas s'en apercevoir. Lorsque l'avion se pose enfin, la pluie cesse aussitôt. Les fidèles rastafaris envahissent le tarmac en criant au miracle! La porte de l'appareil s'ouvre pour en laisser sortir un petit homme frêle, vêtu d'un uniforme militaire: Haïlé Sélassié, empereur d'Éthiopie, selon la légende deux-cent-vingt-cinquième successeur de Salomon et de la reine de Saba, Lion conquérant de la tribu de Juda. Et selon les croyances rastas, une réincarnation de Jésus Christ, la dernière manifestation de Dieu sur terre.

Lij Tafari – c'est-à-dire « le Redouté » – a vu le jour en 1892. L'Abyssinie, que l'on n'appelle pas encore l'Éthiopie, retrouve sa splendeur et son unité sous le sceptre de Ménélik II. Le vieux royaume chrétien est le seul État d'Afrique noire resté indépendant, malgré les convoitises italiennes. Fils du Ras – ou duc – Makonnen, Lij Tafari est le petit-cousin de l'empereur. D'une précocité étonnante et d'un caractère de fer, il se voit confier, dès l'âge de treize ans, la charge de gouverner une province. En septembre 1916, sa tante, l'impératrice Zaouditou se l'adjoint comme régent et prince héritier. Dès lors, le jeune Ras Tafari va se tailler une réputation mondiale. Le 7 octobre 1928, il reçoit l'investiture royale et prend le nom de Haïlé Sélassié – « Force de la Trinité ». Deux ans plus tard, le 2 novembre 1930, il est couronné Negusa nagast, ce qui signifie « Roi des rois ».

« Il ne tardera pas à s'élever au rang des grandes figures de l'Histoire », prédit l'ambassadeur américain. Celui-ci ne peut ignorer qu'une étrange secte d'origine jamaïcaine, déjà très active aux États-Unis, considère Haïlé Sélassié comme un dieu vivant! Ce culte syncrétique, qui réinterprète le protestantisme baptiste sur fond d'animisme, a fait de l'Éthiopie la nouvelle « Terre promise » des Afro-Américains. Les rastafaris – du nom de leur Messie – préconisent l'émancipation du peuple noir d'Amérique et son immigration vers l'Éthiopie. Beaucoup d'entre eux portent barbe et longues nattes – les fameuses « dreadlocks » – par respect des préceptes bibliques. De même, ils justifient l'usage de « l'herbe de la sagesse », la ganja, des feuilles de cannabis séchées, par plusieurs passages tirés des Saintes Écritures.

Dès 1916, le fondateur de ce mouvement, Marcus Garvey, avait prévu la future élévation du Ras Tafari: « Cherchez en Afrique le couronnement d'un roi noir, il pourrait être le Rédempteur. » En ce début

LES ADIEUX DE FONTAINEBLEAU.



des années 1930, la prophétie a commencé de se réaliser. Devenu empereur, Haïlé Sélassié dote l'Éthiopie d'une constitution parlementaire, ébauche d'une timide démocratisation. Le souverain abolit l'esclavage, crée des écoles, des hôpitaux, une radio et une banque centrale. Une ligne ferroviaire et un courrier aérien relient bientôt Addis-Abeba, la capitale, au port français de Djibouti.

Le 3 octobre 1935, sans déclaration de guerre, les troupes de Mussolini, qui occupent déjà la Somalie et l'Érythrée, franchissent la frontière éthiopienne. Après sept mois d'une résistance farouche, abandonnés par ses alliés européens, le Négus est contraint de déposer les armes. Peu avant la chute d'Addis-Abeba, il gagne, par le chemin de fer, Djibouti, d'où il s'embarque pour l'Europe. Le 30 juin 1936, l'empereur monte à la tribune de la Société des Nations, à Genève. Aux représentants du monde entier, il clame son refus de voir l'Éthiopie annexée à l'Impero italien. Aux puissances libres, sourdes à ses protestations, il prédit qu'en refusant de réagir, la SDN « creuse sa propre tombe ». Cependant, son exil, à Londres, sera bref. La Seconde guerre mondiale sonne le glas de l'oppression italienne. Dès le 5 mai 1941, Haïlé Sélassié rentre dans Addis-Abeba, libérée par les Anglo-Français. Dans le contexte nouveau de la guerre froide, le Négus devient l'un des leaders du Tiers-Monde et de la décolonisation. À son initiative, l'Organisation de l'Unité Africaine - OUA - est créée en 1963 à Addis-Abeba. Mais sur le plan intérieur, la libéralisation reste incertaine. Haïlé Sélassié ne se résoudra jamais à mener une réelle réforme agraire. Si l'aristocratie féodale et le clergé copte perdent certaines de leurs prérogatives au profit du pouvoir central, la masse des petits paysans continue de survivre dans la misère.

La fin du règne du Négus est ternie par des rumeurs de corruption. En 1973, des images montrant le vieux monarque nourrissant ses chiens et ses lions domestiques avec de la viande de premier choix, pendant qu'une famine décime la province du Wollo, achève de le discréditer. En septembre de l'année suivante, un groupe de sous-officiers marxistes fomentent un putsch. Haïlé Sélassié, sans être formellement destitué, disparaît de la scène publique. Il s'éteindra dans la nuit du 26 au 27 août 1975, à quatre-vingt-trois ans, officiellement d'une « défaillance circulatoire », mais sans doute étouffé par ses geôliers, au moyen d'un tambon imbibé d'éther. Son cadavre est jeté dans une fosse, sous une dalle de béton, dans les toilettes

du palais impérial. Il ne sera exhumé qu'en 1992, un an après la chute de la dictature du « Négus rouge » Mengistu Haïlé Mariam. Depuis le 5 novembre 2000, le Roi des rois repose dans un tombeau de granit, à la cathédrale de la Trinité d'Addis-Abeba.

Si Rita, la veuve de Bob Marley, est venue en Éthiopie pour assister à ces obsèques solennelles, la plupart des rastafaris continuent d'affirmer que Haïlé Sélassié est immortel, et que sa dépouille appartient en fait à un substitué. Oublient-ils que l'empereur, lors de son voyage d'avril 1966, que ses adrateurs jamaïcains comparent à l'entrée du Christ à Jérusalem, leur avait dit : « Je suis un homme, et un homme ne peut vénérer un autre homme ». Avant de leur conseiller de « construire d'abord leur pays », plutôt que de rêver à une problématique Éden éthiopien. Pourtant, avant de repartir, il avait offert aux patriarches rastafaris une trentaine de médailles en or, frappées à l'effigie du Lion de Juda.

22 AVRIL PHILIPPE AUGUSTE EXPULSE LES JUIFS DE SON ROYAUME

1182. En février, un jour de Chabbat, le roi Philippe II Auguste a ordonné de retenir prisonniers tous les juifs à l'intérieur de leurs synagogues. Comme rançon, il exige qu'ils lui versent leur or et leur argent. En outre, leurs créances seront annulées et leurs biens précieux confisqués. Leurs propriétés immobilières seront attribuées à des corporations et à des nobles, leurs lieux de prière transformés en églises. Accusés de mille maux, les israélites doivent quitter le



« Le vrai portrait du Juif-errant »
(image d'Épinal, vers 1857.)

domaine royal le 22 avril 1182. Certains émigrent en Champagne, en Bourgogne ou encore en Provence. Beaucoup préfèrent se convertir. Cette proscription ne dure guère. Dès 1198, le roi rappelle les juifs, non sans soumettre leurs transactions à un impôt spécial.

Dynastie

édité par SPFC-ACIP SA Siret Nanterre 41838214900015
60, rue de Fontenay 92350 Le Plessis Robinson

Principaux actionnaires: ADCC, AFA-EclésiA, F. Aimard...
ISSN 2679-4926 - imprimé par nos soins

Directeur de la publication: F. Aimard
Rédacteur en chef: Ph. Delorme
Prix de l'abonnement pour un an: 40 €
Dynastie est une marque déposée à l'Inpi

Au sommaire: p. 1 Symbolique royale - p. 2 - Actualité - p. 4
Éphéméride - p. 8 Délivrez-nous de la pandémie

Retrouvez les Éphémérides de Philippe Delorme dans PETITES HISTOIRES DU QUOTIDIEN DES ROIS

4 volumes de 184 pages (un par saison)
au prix de 7 euros chacun seulement.



Dans ces éphémérides (Livre indiquant les événements arrivés le même jour de l'année, à différentes époques) royales, l'histoire des têtes couronnées du monde entier, depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours, s'effeuille comme un calendrier. Philippe Delorme nous raconte, saison par saison, 365 dates. Certaines sont mythiques, d'autres beaucoup plus surprenantes. C'est pour l'auteur

l'occasion de réunir en ces quatre volumes les éléments épars de ses travaux, collectés avec patience depuis plus d'un quart de siècle.

VA Éditions, 98, bd de la Reine 78000 VERSAILLES
<https://ephemerides-royales.jimdofree.com/>
<https://www.vapress.fr/>

Seigneur, délivrez-nous de la pandémie...

par Patrice Vermeulen

LORS DES GRANDES ÉPIDÉMIES et des cataclysmes, il est courant que les fidèles catholiques, alors qu'ils peuvent s'être jusque-là détournés de la foi, se tournent vers le Ciel pour implorer la cessation du fléau qui s'est abattu sur leurs pays. Leurs dirigeants, qu'ils soient politiques ou religieux, les écoutent parfois et procèdent alors à une consécration de leur patrie, le plus souvent à la Vierge Marie ou au Sacré-Cœur de Jésus.

L'épidémie de coronavirus qui sévit aujourd'hui n'échappe pas à la règle. Ainsi, le 25 mars dernier, en la fête de l'Annonciation, avant que le pape François n'accordât, seul sur la place Saint-Pierre de Rome, sa bénédiction *urbi et orbi* par le biais des médias, vingt-trois conférences épiscopales emboîtaient le pas de celle du Portugal pour consacrer leur pays au Cœur immaculé de Marie et au Sacré-Cœur de Jésus. C'est à huis clos, dans la basilique du Notre-Dame du Rosaire, en invoquant le Ciel pour la formule « En cette singulière heure de souffrance..., délivrez-nous de la pandémie qui nous frappe », que le cardinal Antonio Dos Santos Marco, évêque de Fatima-Leiria, a prononcé l'acte de consécration pour son pays, en invitant les autres conférences épiscopales à faire de même, ce qu'ont donc fait vingt-trois d'entre elles, dont celles d'Espagne, de Pologne, du Mexique ou d'Inde, rejointes par celles d'Angleterre et d'Irlande. Pour plusieurs pays, il s'agissait du renouvellement d'une consécration déjà effectuée par le passé alors que pour d'autres, comme la Roumanie, il s'agissait d'un acte totalement nouveau.

Dans cet élan, et afin d'accroître le nombre de pays consacrés, une supplique vient d'être soumise à la signature des fidèles par plusieurs associations afin d'inviter les autres conférences épiscopales, et en particulier celle de France, à consacrer leur pays aux Cœurs immaculés de Jésus et de Marie à l'occasion de la fête de la Divine Miséricorde le 19 avril prochain.

De fait, la France n'a pas répondu à ce nouvel appel mais il est vrai que la consécration de notre pays tant à la Vierge Marie qu'au Sacré-Cœur de Jésus a déjà connu bien des applications et bien des vicissitudes.

S'agissant de la Vierge Marie, les choses sont assez simples puisque le roi Louis XIII, inquiets de ne pouvoir donner d'héritiers au Royaume, s'en était remis à la Reine du Ciel pour exaucer sa demande de paternité. En plusieurs étapes commencées à la chapelle des Pénitents Bleus à Toulouse et poursuivies par les neuvaines à Notre-Dame-de-Grâces de Cotignac inspirées par le Frère Fiacre.

Louis XIII, enfin exaucé avec l'annonce de la naissance du futur Louis XIV (Louis-Dieudonné), décide, par l'édit de Saint-Germain, resté dans l'Histoire sous le nom de « Vœu de Louis XIII », de consacrer le Royaume de France à Notre-Dame, faisant de la fête de l'Assomption, le 15 août, la fête patronale de notre pays. Même s'il ne s'agit pas d'une consécration au Cœur immaculé de Marie, on peut considérer que la démarche a abouti.



Lors de l'inauguration de la statue de Saint Louis sculptée par Catherine Cairn pour l'église Saint-Germain l'Auxerrois à Paris, le 23 juin 2018, le comte de Paris, de jure Henri VII, consacre la France au Sacré-Cœur de Jésus.

Pour la consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus, la chose est plus complexe et force est de constater que la démarche est restée inachevée. C'est lors de la dernière apparition du Christ à Marguerite-Marie Alacoque en son couvent de Paray-le-Monial en 1689, que cette demande a été formulée, en même temps que trois autres, l'instauration d'une fête particulière et l'édification d'une basilique en son nom ainsi que son apposition sur les armes de la France. Si les deux premières requêtes ont été satisfaites et que la troisième est restée lettre morte en dépit de plusieurs initiatives pour la faire aboutir, la consécration a donné lieu à un résultat incomplet.

C'est tout d'abord le roi Louis XVI, qui, voulant réparer l'oubli et l'erreur de Louis XIV, a consacré la France au Sacré-Cœur en 1792. Mais emprisonné au Temple et dépouillé de tout réel pouvoir, cet acte a pu paraître tardif, même si cela a conduit les insurgés catholiques et royalistes de l'Ouest d'arborer sur leur tenue, à partir de 1793, l'insigne du Sacré-Cœur.

Un peu moins d'un siècle plus tard, à Paray-le-Monial, faisant suite à une première cérémonie religieuse conduite par Mgr de Leseleuc, évêque d'Autun, le baron de Belcastel, à la tête d'une délégation d'une centaine de parlementaires, a consacré, le 29 juin 1873, la France au Sacré-Cœur. En dépit du caractère grandiose de la manifestation, celle-ci peut être regardée, malgré tout, comme une initiative privée.

Enfin, plus près de nous, le 23 juin 2018, le prince Henri d'Orléans, comte de Paris, chef de la Maison de France, en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris, ancienne paroisse des rois de France, dans une démarche expiatoire, a consacré, à son tour, la France au Sacré-Cœur, en apposant également sa marque sur les armes royales. Toutefois, même si le Prince n'était pas dans la fâcheuse posture de son ancêtre au Temple, il n'était pas non plus dans celle, plus favorable avec la plénitude de ses pouvoirs, de Louis XIII à Saint-Germain.

Reste donc à savoir si la nouvelle supplique, à destination des seules autorités religieuses, rencontrera plus de succès. ■